

La Gazette N°78

Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la
Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)

...Lexique des termes musicaux...

Folia : Mot espagnol qui désignait à l'origine, une danse à 3 temps, rapide et mouvementée. Petit à petit, quelques compositeurs, entre autres Corelli, ont utilisé ce terme pour nommer certaines de leurs pièces.

La mode s'étant répandue dans toute l'Europe, cette danse connut une transformation : elle devint lente et finalement ne désigna plus qu'une mélodie fixe, faite d'une phrase descendante et employée comme basse continue.

Fonction tonale : Toute la musique classique européenne est basée sur un système de lois harmoniques très strictes comparables à la grammaire d'une langue. Au XVIII^e siècle, ces lois étaient basées sur l'importance de trois notes fondamentales de la gamme : la première, la quatrième et la cinquième. Les rôles que pouvait jouer chacune de ces notes dans l'harmonie de la phrase étaient définis par leur fonction tonale. Par exemple, dans la gamme de do, les fonctions tonales que la note do peut avoir sont de plusieurs sortes : elle peut appartenir à l'accord de do et, dans ce cas, elle a une fonction de tonique. Elle peut appartenir à l'accord de fa et, dans ce cas elle devient sous-dominante.

Fondamentale : Terme du langage harmonique. Chaque note est composée d'une note dite fondamentale et d'une série d'harmoniques. Les accords de la musique européenne sont basés sur ce phénomène acoustique et la note la plus grave de l'accord s'appelle la fondamentale.

Forlane : Danse originaire de la province italienne du Frioul. A l'origine, simple danse populaire réservée aux gondoliers vénitiens, elle fut reprise par les compositeurs français et allemands qui l'introduisirent dans les suites.

Formant : Concept relatif à la constitution du son. Selon la forme de l'appareil qui produit le son, certaines harmoniques sont mises en valeur ce qui détermine le timbre du son. Ce paramètre est appelé le formant.

Forme : Terme d'analyse musicale recouvrant une réalité complexe. La forme d'une œuvre est la façon dont les éléments qui la constituent sont agencés, mais les critères utilisés diffèrent selon les époques et les musicologues. Au XVIII^e siècle, la forme était déterminée par la disposition des thèmes dans une œuvre. La priorité était ainsi donnée à la matière mélodique : on distinguait la fugue basée sur un

thème unique, la sonate sur le retour de deux thèmes contrastés après un développement, le rondo sur un thème répété. Parfois, les formes nées à une époque furent adoptées à l'époque suivante mais elles perdirent graduellement leur caractère et leur fonction d'origine. Ainsi, la forme suite qui, au départ était véritablement une suite de danses, devint une forme instrumentale avec des lois bien définies et n'ayant plus rien à voir avec celles des origines. Au XIX^e siècle, les compositeurs préservèrent beaucoup des formes du siècle précédant mais en les modifiant à tel point que, pour ne citer qu'un exemple, la seule parenté existant entre une sonate de Haydn et une de Chopin se trouve dans le titre. De nouveaux éléments – rythme, timbre, intensité – jouèrent alors un rôle aussi important que la mélodie dans la détermination de la forme.

.....Carte postale ancienne.....



Rédacteur en chef Campagne
 Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne
 Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

METEO

C'est la fin de l'été et l'automne arrivera vers le 20 septembre cette année. Il fera encore beau sur la majeure partie ouest de l'hexagone et la majeure partie est dans la partie est, il fera beau aussi. Des journées pluvieuses ou venteuses et même parfois, les deux à la fois seront à prévoir. Les températures seront au-dessus et en dessous des normales saisonnières.



HOROSCOPE

Vierge : Vous allez rentrer de vacances bientôt pour certaines et pour les autres, on vous regardera partir et on se contentera de l'eau tiède du robinet en vous enviant.

Balance : Vous prendrez une fois les transports en commun et vous descendrez là où vous deviez aller. Pour les natifs du 1^{er} décan, la journée du 35 sera particulièrement bénéfique grâce à Jupiter.

.....Le mot du secrétaire.....

Chers lecteurs,

L'été se termine et il n'a pas tenu ses promesses si tant est qu'il en eut. Il a fait bien humide et la canicule estivale est demeurée un vœu pieu. Qu'importe puisque nous n'y pouvions rien !

Juillet et août sont maintenant des souvenirs et avec eux nos sorties à Mutzig et à Mende, relatées dans ces pages. L'échéance de novembre approche et avec elle la promesse d'un toujours très beau concert. La tension monte chaque jour un peu plus.

J'aimerais insérer une nouvelle rubrique dans ces feuilles. Elle concernerait les décorations en cours sous le 1^{er} Empire. Ces larges étoiles brodées et argentées souvent, correspondaient à un ordre ou à un autre. Au fil des gazettes, j'en donnerai la signification. On y trouvera bien sûr la Légion

D'honneur mais aussi l'ordre noir des Prussiens ou l'ordre de Saint-Etienne hongrois. C'est Michel Lamesch qui m'en a donné l'idée lors de notre dernier passage à Ligny, en Belgique, lorsque l'un

d'entre nous lui demanda justement la signification des siennes sur son uniforme de général d'Empire.

Je voudrais aussi juste préciser que je me contente de collationner des tas d'informations diverses tirées du net mais également de sources personnelles. Ainsi, ce ne sont pas des recherches telles que devrait le faire un vrai historien allant à la source même de l'information. Non !

Je n'en ai pas les moyens. Néanmoins, j'essaye de faire une sorte de note de synthèse de ce que je peux bien trouver en corrigeant ça et là une incongruité manifeste.

Ce que je voudrais dire, c'est qu'il ne s'agit pas de la simple copie de documents déjà existant. Ce faisant, cela serait d'une pauvreté intellectuelle affligeante. Très souvent, il me faut résumer une histoire plus complexe, lire et relier entre eux beaucoup de documents.

En ce qui concerne, les « échos de Campagne », il n'est pas difficile de percevoir que dans ces textes, l'imagination galope à travers des lignes loufoques parfois, juste un tantinet.

L'été se termine et avec lui se dessine déjà la fin de l'année.

Nous sommes déjà aux portes du dernier trimestre de 2011. Quelques autres sorties vont venir encore étayer ces derniers mois. Ce sera l'heure du bilan comme chaque année, au moment de notre assemblée générale ordinaire. Puis ce sera l'heure des projets et de 2012.

Nous n'en sommes pas encore là. « Carpe diem » disaient les Latins. « Profitons du temps présent » car seul celui là compte. Les souvenirs servent à construire l'avenir mais à regarder trop en arrière, on ne voit que des ombres.

De même, à attendre un avenir meilleur en soupirant, on ne fait que passer à côté de l'essentiel.

Alors, vivons le temps présent et tournons-nous vers l'avenir ! Bien d'autres déplacements viendront, d'autres sorties, des petites, des grandes, des lointaines et des proches, des concerts sous la pluie ou le soleil et les sons de nos instruments seront le lien de notre histoire.

.....Portrait.....

Le colonel Michel Combe (1787–1837)

Michel Combe est né à Feurs le 19 octobre 1787, fils de Sébastien Combe, serrurier, et de Marie Julien. Les Combe appartiennent au milieu des artisans et boutiquiers de la petite ville de Feurs. Il y a chez eux également une forte tradition du métier des armes. Son père et plusieurs de ses oncles servent, d'abord dans l'armée du roi, de la République et de l'Empire. Le jeune Michel Combe aura une assez bonne éducation malgré de courtes études. Il s'engage à quinze ans et demi et le 8 mars 1803, soldat, il rejoint son père au 25e régiment de ligne. Le 22 mars, il est caporal, le 25 mars, fourrier, le 27 avril 1805, sergent-major, le 1er mars 1807, adjudant. Le 7 juin 1809, il est sous-lieutenant, le 10 juin 1811, lieutenant, le 6 décembre de la même année adjudant-major. Remarqué par ses chefs, il quitte le 25e de ligne pour des formations plus prestigieuses : le 10 juin 1812, il devient lieutenant aux Grenadiers à pied de la Garde Impériale, puis capitaine adjudant-major au 135e régiment d'infanterie de ligne.

Le 3 avril 1814, il est capitaine aux grenadiers à pied de la Garde impériale avec rang de chef de bataillon et le 13 avril 1815, il suit l'Empereur à l'île d'Elbe comme officier du bataillon Napoléon. Il rentre en France avec lui et sert comme lieutenant-colonel au 1er régiment de grenadiers de la Vieille Garde. Il participe à la campagne de Belgique et s'illustre encore à Waterloo dans les derniers carrés de la Garde.

Au retour des Bourbons, sa brillante carrière est stoppée. Commence alors une période de sa vie assez obscure. Il s'exile à Utica, USA, où il épouse en 1823 Elisa Walker, fille d'un colonel anglais.



La révolution de 1830 lui fournit l'occasion de rentrer. Combe se met au service du roi et le 24 décembre 1830, il est lieutenant-colonel au 24e de ligne. Le 14 décembre 1831, il est colonel au 66e et est impatient de rattraper le temps perdu. Le 7 février 1832, il s'embarque à Toulon avec deux bataillons de son régiment pour Ancône, port des Etats pontificaux sur l'Adriatique. Une division navale de trois bâtiments emporte 1100 hommes. Il s'agit de précéder les Autrichiens que le Saint-Siège appelle à l'aide. Le débarquement a lieu dans la nuit du 22 au 23 février. Le 23, à midi, les soldats pontificaux sont désarmés et la ville prise. Mais, trop autoritaire et exalté, après avoir giflé un chef de bataillon, il est rappelé à Paris officiellement pour avoir réussi à Ancône, en fait pour son comportement intempestif et on se demande quel emploi l'on pourra donner au bouillant colonel.

Le 3 avril 1832, il prend le commandement à Alger de la nouvelle Légion étrangère. Il se heurte vite aux autres officiers à propos d'incidents minimes. Ces conflits inévitables opposaient de remuants officiers de l'ancienne armée impériale à ceux de

la nouvelle armée royale, plus timorés. A la Légion, Combe a sous ses ordres le lieutenant François Zola, le père d'Émile. Le 18 octobre 1832, il est au 47e de ligne à Perpignan. En 1835, son régiment fait campagne en Algérie. Il commande l'une des quatre brigades sous les ordres des généraux Oudinot, Perrégaux et d'Arlanges. En avril 1836, à la retraite de Sidi Yacoub, d'Arlanges étant hors de combat, il prend le commandement de la colonne et rétablit la situation. Il se distingue encore à la Sikkak, au moment de la victoire de Bugeaud sur Abd-el-Kader. En 1837, il souffre d'une ophtalmie et apprend la mort de son père. Très abattu, il envisage de quitter l'armée. Seul le retient la perspective d'une nouvelle campagne : la 2e expédition de Constantine.

Combe y prend part à la tête de son régiment. Le 6 octobre l'armée arrive à Constantine. Une brèche est pratiquée dans la muraille. Le 12, le lieutenant-général de Damrémont, chef du corps expéditionnaire et le général Perrégaux, son chef d'état-major sont tués. Le 13 octobre, Michel Combe reçoit le commandement de la deuxième colonne. Il est grièvement blessé de deux balles à la poitrine en conduisant l'assaut. La ville est prise. Stoïquement, il rend compte au duc de Nemours et au général Valée puis se laisse soigner. Il meurt le 15 octobre.

La prise de ville aura un grand retentissement et marquera une étape importante dans la conquête de l'Algérie.

Campagne (D'après Joseph Barou, société Forez histoire)

.....Echo de Campagne.....

Mutzig 2011

Le 13 juillet dernier, les grognards furent conviés à Mutzig afin de participer au traditionnel défilé de notre fête nationale. C'était la quatrième fois que nous faisons partie de cette manifestation et franchement, cette fois, le ciel ne fut pas clément. Il pluvait. Il faisait froid, trop pour la saison. Et nous étions mi-juillet.

Qu'importe ! Nous avons eu une feuille de route et nous devions nous y tenir. Nous étions demandés et nous nous devions de répondre à cet appel. C'est ainsi que nous prîmes rendez-vous pour 18 heures au Dôme de Mutzig comme nous en avons l'habitude maintenant. Jean-François et Stéphane étaient déjà présents lorsque le car de la BGHA pointa son pare-chocs au portail d'entrée.

Et comme d'habitude, nous prîmes possession des loges mises à notre disposition pour nous changer. Des cartes postales furent offertes à notre président bien aimé afin d'alimenter notre collection. Au moment où j'écris, une autre s'est envolée vers Cernay par la Poste. Une autre encore devrait venir de Suisse. Nous profitâmes de ce petit moment d'intimité pour évaluer le projet de diaporama que nous souhaitons présenter lors de notre concert de novembre. Toutes les anciennes photos ont été scannées et mises sur une clé USB confiée aux bons soins de Christophe. C'était une affaire qui roulait !

Vers 18 heures 45, nous nous réunîmes pour partager tous ensemble le pain et le vin autour de Gérard (pas Gé-zu). Rien n'avait en fait été prévu, et c'est alors que je fus témoin d'un événement extraordinaire. Saint Gérard multiplia les pains, les escalopes (nous sommes, en Alsace, loin de la mer NDLA) et changea l'eau en



rosé Côte de Provence, devant nos yeux ébahis de disciples incrédules que nous fûmes. « Grognards de peu de foi ! Nous dit-il. Voici que le fils de son père est là, présent au milieu de vous et vous, vous doutez encore ! Voici des escalopes à la crème ; prenez et mangez-en tous car ça vient du Leclerc. Et voici du rosé de Provence ; prenez et buvez-en tous car c'est pas frais tout le temps ! » Puis il prit le pain et le rompit (le « rompit » n'est pas du fromage ! NDLA).

« Vous ferez cela en mémoire de moâ pour les siècles des siècles. » Trahissant son émotion, le barman, un certain Judas, s'approcha de Gérard et l'embrassa.



Nous apprîmes plus tard qu'il s'appelait « Judas BRICOT le jeune », fils de « monsieur BRICOT l'agé » qui fit fortune en ouvrant une quincaillerie au mont Golgotha près de Cernay, en commençant par vendre des clous.

Repus de tant de bienfaits, nous partîmes porter la bonne parole et témoigner de ce qui nous était arrivé, dans les rues de Mutzig. Mais comme il faisait froid et humide. On aurait dit que novembre s'était donné rendez-vous avec juillet et que tous deux s'entendaient à merveille depuis plusieurs semaines. Jamais, nous n'avions vu si peu de monde pour cette manifestation. Nous donnâmes une très brève aubade, vers 20



heures devant une quarantaine de personnes, à peine plus, tant les intempéries se faisaient mordantes, incroyables pour la saison. Puis nous remontâmes vers la gare avec notre car pour former le défilé qui devait démarrer vers 22 heures.

Nous avons le temps de prendre un bon café et même deux, dans un restaurant jouxtant la voie ferrée. Nous en profitâmes pour aller d'un bon mot à l'autre et faire connaissance avec les autres groupes et les associations qui avaient préparé cette manifestation patriotique qui est l'un des fondements de notre identité quoique puisse en dire certains pisse-copie, personnages politiques ou les esprits chagrins de l'Education nationale pour qui traditions riment avec « ringardise » mais c'est là un autre débat. Ceux-là se rendent-ils compte qu'ils divisent la Nation contre elle-même. « Le doute est une maladie de foi ! »

.....Echo de Campagne.....

Mutzig 2011 (suite)

Enfin, le crépuscule céda la place à la nuit et pour une fois, nous fermâmes le défilé à l'intérieur duquel s'illuminaient des centaines de torches et de lampions allumés pour l'occasion. Placés en queue du défilé, nous dûmes attendre encore une bonne heure avant de démarrer et de faire, usant de prosopopée, chanter nos tambours.

Peu après, vers minuit, nous reprîmes le chemin de nos chaumières, laissant là les paupières se fermer. Il paraît que depuis que Gérard à quitter Mutzig, des fidèles viennent prier au « Dôme des lamentations » et y mettent dans les interstices qu'ils peuvent bien trouver, leur prière sur de petits papiers.



Ce démarrage fut long et fastidieux et nous vîmes avec plaisir l'enthousiasme des plus jeunes et des anciens, déguisés pour l'occasion en sans-culotte, en ci-devant, et même en Sanson au pied de sa guillotine. Mais qu'elle ne fut pas notre surprise de voir que malgré les intempéries, qui s'étaient maintenant éloignées, au fur et à mesure que nous remontions vers la rue principale, qu'elle s'était remplie de badauds.

En fait, le récit du miracle relaté plus haut s'était répandu comme une traînée de poudre et tous s'agenouillaient au passage de notre Saint président, quémandant une offrande, un geste, un regard, une bénédiction, une adresse mail. Quelques-uns s'approchèrent même avec des ciseaux, espérant s'approprier un morceau de guêtre ou d'habit-veste pour en faire une relique sans doute. Heureusement, le centurion Bertrus LECLUS veillait à ce qu'il n'arriva rien à l'auguste majesté. Nous terminâmes notre défilé par un retour au Dôme et assistâmes à un magnifique et traditionnel feu d'artifice donné pour l'occasion.

.....En bref.....



Lors de la Restauration, les conscrits retrouvèrent tout bonnement leurs foyers. Il en alla autrement pour les militaires de carrière. Ils subirent la conséquence du licenciement de l'armée. Ensuite, ils se virent remplacer dans leur emploi par des militaires ayant acquis leur grade dans les armées de l'émigration et ayant combattu contre leur propre

pays, pour leurs idées. Ainsi, les officiers issus de la Révolution et de l'Empire totalisant plus de trente ans de carrière furent mis à la retraite en vertu de l'ordonnance royale du 27 août 1814. Celle-ci fixait le montant des pensions et des retraites à accorder. Les montants en furent divisés par deux : leurs bénéficiaires prirent le nom de : « demi-solde ».

(en illustration : « Les demi-solde » par Gaston Guédy 1930)

.....Pub.....



Campagne

.....Echo de Campagne.....

Mende 2011

Les 20 et 21 août, nous étions invités par l'intermédiaire de Monsieur Christian Garnier, en la bonne ville de Mende, chef-lieu de la Lozère (48). A l'origine, baptisée Mimata dans l'Antiquité, Mende se dit Mende en occitan et ses habitants répondent au gentilé de Mendois et non « Mendiants ». Carrefour commercial, Mende est située entre Clermont-Ferrand et Montpellier mais également Lyon et Toulouse. Le lot y coule paresseusement mais n'est pas navigable du fait de sa faible profondeur.

Donc, samedi 20 vers trois heures de matin, nous nous préparâmes pour affronter six cents kilomètres de bitume et rejoindre cette très vieille ville.

Fidèle à son habitude, notre grenadier, partant de loin, arriva toujours de très bonne heure. Grand bien lui en a pris car ce benêt « enmoustaché » avait oublié ses souliers à force de vivre en « rangers romaines » ou en « Bethleem Shoes » et bien sûr, c'est en arrivant à Bollwiller qu'il s'en est rendu compte. C'est ce qu'on appelle une loi de Murphy. « Quel caonne ! » aurait dit le chef Chaudart. Alors il poussa vers Cernay, en la demeure de son saint président toujours plein de ressource. « J'ai dû commettre une violation de domicile et attendre que Gérard veuille bien se réveiller, puis, la surprise passée, j'ai emprunté une paire de souliers présidentiels » me déclara-t-il dans une interview exclusive.

Vers trois heures trente, nous roulâmes vers la Lozère, au-delà des monts du Forez, où nous arrivâmes sans incident, six cents kilomètres plus loin.

Au bout d'une route sans encombre, nous prîmes nos quartiers, avec d'autres groupes, au lycée Notre-Dame à l'entrée de

Mende où nous avons rejoint Jean-François déjà sur place. Nous prîmes sur place, notre repas tiré du sac, puis nous changeâmes et nous dirigeâmes en tenue de quartier vers le centre ville écrasé de soleil.

Nous arpentâmes les ruelles étroites et médiévales de la vieille ville sans y rencontrer grand monde hormis quelques touristes égarés pour qui la sieste ne comptait pas. Nous découvrîmes en même temps les murs vénérables des très vieilles façades chargées d'histoire. Fermant les yeux, on pouvait entendre les roues des charrois sur le pavé, les bruits des outils d'artisan, le cliquetis de tisserands ou le lourd marteau du maréchal-ferrant. Pour l'heure, c'était nos tambours qui résonnaient ainsi que les instruments des autres groupes que nous entendions ça et là.

Vers dix-huit heures, nous prîmes une collation puis nous revêtîmes cette fois notre uniforme de parade pour vingt et une heures. Un peu plus tard nous entamâmes un défilé problématique dû à une panne de véhicule. Mais



il y avait foule ce soir et nous pûmes offrir le temps de nos haltes forcées un peu de notre savoir-faire. La chaude obscurité, les lumières des rues, les costumes des groupes et l'ambiance de fête faisaient de cette soirée une réussite malgré les aléas que l'on put rencontrer. Cependant, c'est bien fatigué que nous retournâmes nous

coucher et profiter d'un sommeil réparateur.

Le lendemain dimanche, comme la veille, nous arpentâmes les rues brièvement, signalant par nos tambours à la multitude encore endormie que nous, nous étions réveillés. Les rues étaient désertes et contrastées terriblement avec ce que nous avons vu la veille au soir. Nous fîmes connaissance avec un groupe allemand, une fanfare de sapeurs-pompiers, qui venait de la frontière germano-autrichienne au nom imprononçable pour un autochtone et qui semblait perdu au fond de notre belle France ou la langue de Goethe n'a pas vraiment cours.

A onze heures, nous jouâmes devant la mairie une aubade et les plus hautes autorités de la BGHA furent conviées à prendre un apéritif avec la municipalité pendant que la piétaille était conviée à aller se restaurer. Ce que nous fîmes. Pour nous aussi un apéritif était prévu : quatre bouteilles de Ricard pour quatre cents personnes et du jus d'orange. Passons !

Enfin après s'être sustenté, nous nous reposâmes et préparâmes notre ultime prestation. De nouveaux, tous les groupes et les chars fleuris se regroupèrent pour un grand corso. Déjà la foule se faisait nombreuse une heure avant. C'est le long des boulevards ceinturant le centre ville que nous fîmes rouler nos tambours, là où s'élevaient jadis les remparts de la ville. Une dernière aubade au pied de la cathédrale nous offrait une excellente acoustique et un public un peu plus sage. Ainsi ce terminait notre séjour mendois. Nous nous changeâmes pour un retour sans histoire cette fois, laissant là, Christophe et Jean-François.



Une dernière aubade au pied de la cathédrale nous offrait une excellente acoustique et un public un peu plus sage. Ainsi ce terminait notre séjour mendois. Nous nous changeâmes pour un retour sans histoire cette fois, laissant là, Christophe et Jean-François.

Campagne

.....Rubrique historique.....

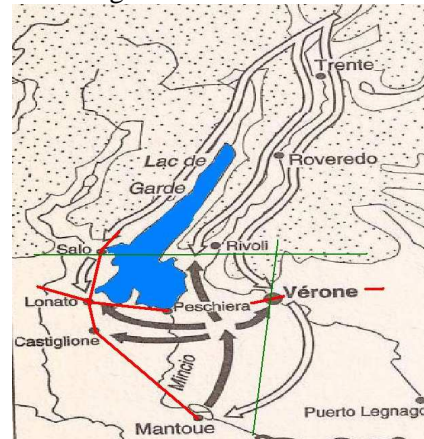
Les batailles de Lonato – 31 juillet et 3 août 1796

La petite ville de Lonato est située au sud du lac de Garde. C'est un carrefour entre Brescia à l'ouest, Vérone à l'est et Salo au nord. Elle surplombe les alentours et a été le théâtre de deux « batailles » décisives qui contribuèrent fortement au succès de la campagne de Castiglione en plein été 1796. En face de Lonato, sur l'autre rive du lac se trouve : Rivoli. Au sud s'étend l'immense plaine du Pô. Au nord, ce sont les premiers contrefort des Alpes. Le château Scaliger situé au nord du centre de la ville, offre d'excellentes vues dans toutes les directions.

Suite aux débuts catastrophiques de cette campagne pour les austro-piémontais, Beaulieu, accusé de tous les maux, a été remplacé par le feld-maréchal Wurmser lequel était placé à la tête de 70.000 Autrichiens. Le vieux général passait pour un excellent stratège ; ce n'était en fait qu'un bon soldat. Avec ses hommes, la victoire devait revenir aux impériaux d'autant plus que Mantoue, située en arrière du front français, tenait toujours comme une épine dans le pied des Français. L'Italie frémissait toujours. Venise s'armait en secret. Le Piémont hors course depuis l'armistice de Cherasco observait. Parme, Modène et tous les petits Etats soumis aux réquisitions des Français s'agitaient. A la première victoire autrichienne, les dagues étaient prêtes pour poignarder nos troupes dans le dos.

Le plan autrichien s'articule sur deux lignes. L'une, horizontale, face au Tyrol à hauteur du lac de Garde, a pour point d'appui Salo, La Corona et Rivoli. La seconde rejoint la première à angle droit au-dessus de Vérone et descend l'Adige presque verticalement.

Au sud : Mantoue assiégée. Enfin, trois routes descendaient vers le front français. La première, à l'ouest du lac passait par Salo et les deux autres de part et d'autre de l'Adige.



20.000 Autrichiens formant l'aile droite aux ordres du feld-maréchal Quasdanovitch, doivent marcher sur Salo et de là, sur Brescia afin de couper la route de Milan à nos troupes. Le reste des troupes autrichiennes prendrait les deux routes le long de l'Adige, formant le centre et l'aile gauche autrichienne aux ordres de Wurmser. Eux doivent prendre La Corona et Rivoli puis foncer sur Mantoue par le Mincio après avoir fait leur jonction avec l'aile droite. Ainsi, ce sont trois assauts convergeant qu'auront à subir les 40.000 hommes de Bonaparte.

Les Français assurent une large couverture de Mantoue. Le général Sauret avec 4.000 hommes est à Salo, Masséna avec 8.000 hommes de l'autre côté du lac de Garde à Rivoli, Augereau avec 18.000 hommes dans la région de Peschiera, Kilmaine avec 3.000 soldats à Valegio et Serrurier fait le siège de Mantoue avec environ 10.000 hommes.

Le 29 juillet, l'offensive débute avec succès. Salo est enlevée, Quasdanovitch encercle les débris de la brigade Guyeux et fonce sur

Brescia, à l'ouest de Lonato. Wurmser enlève La Corona et Rivoli et arrive devant Vérone. Masséna est surpris, débordé et refoulé. A Rivoli, une de ses brigades est contrainte de se rendre.

Le 30, Bonaparte est à Brescia lorsqu'il apprend ces nouvelles désastreuses et aussitôt, il se porte au centre de l'immense champ de bataille, à Castel, à égale distance de Mantoue, Vérone et Salo. Le même jour Quasdanovitch est à Brescia que Bonaparte vient de quitter. Il lui faut agir d'urgence et il ne dispose plus que de 30-35.000 hommes. Son seul atout réside dans le fait que les Autrichiens se sont séparés et répartis autour de lui. Il livrera bataille séparément. C'est l'un des fondements de sa tactique : être plus fort numériquement là où il frappe. Il l'utilisera constamment jusqu'aux derniers jours de l'Empire, frappant d'abord à Ligny puis à Waterloo. Mais là, les anglo-prussiens purent se réunir contre nos armes.

10.000 hommes font le siège de Mantoue. Bonaparte les récupère immédiatement, assuré qu'il est qu'à vouloir tout garder, on perd tout. Ainsi, le 31, la division Sérurier abandonne la ville et remonte vers le nord. Durant la nuit du 31 se tient un conseil de guerre. C'est la nuit du destin et le jeune général le sait mais il reste imperturbable de sang-froid. Ses généraux pensent qu'il faut courir vers Milan, fuir. Augereau seul, le bretteur, pense lui, qu'il faut se battre sur place. Bonaparte approuve. Il s'en souviendra et le fera Duc de Castiglione. Quasdanovitch quitte Brescia et marche vers l'est, sur Lonato.

Le 31 au soir, les Français commencent leur attaque à partir des collines environnantes du village.

Rapport de la 5^e demi-brigade : « Le 11 thermidor (29 juillet), la demi-brigade tient la route de Pesciera-

Vérone pour arrêter l'ennemi... Le 12 (30 juillet), elle traverse Peschiera... Le 13 (31 juillet), nous sommes allés à Lonato que l'ennemi semblait vouloir prendre. En fait, il est entré dans cette ville et ensuite nous attaqua dans une position que nous occupions à l'est de la ville. Nous avons gagné les hauteurs à gauche et à droite, et maintenu un feu de mousqueterie fixe pendant environ une heure et ainsi brisé l'ennemi qui se retira de la ville. Sur ses talons, nous primes presque immédiatement Lonato. Nous nous battions dans les rues que nous traversions en vertu d'un feu venant de partout. L'ennemi en embuscade à la dernière porte de la ville faisait un feu d'enfer pour nous arrêter et donner à sa colonne le temps de se ranger. Pourtant, la vaillance de nos soldats le délogea et le poursuivit, soutenu par une partie de la demi-brigade qui se tenait sur les hauteurs vers la droite pour déborder l'ennemi. Les combats recommencèrent à l'ouest de la ville pendant trois ou quatre heures et finalement, l'ennemi battu abandonna le champ de bataille. » C'est la première victoire de Lonato.

Le 1^{er} août, la contre-offensive s'élance toute force réunie contre Quasdanovitch à Lonato. 30 000 hommes contre 20 000 sont présents, ce qui ne veut pas dire que toutes ces forces sont engagées, mais montre la supériorité numérique française sur ce théâtre d'opération.

Les Autrichiens sont repoussés jusqu'à Salo et fortement malmenés. La division Augereau atteint Brescia pour constater que les Autrichiens n'y sont plus, puis l'occupe. La route de Milan est réouverte.

Le 15 thermidor (2 août), les Français se tournent vers Wurmser lequel, fonçant sur Mantoue, y fit une triomphale. Il nous croyait

partis précipitamment, apeurés du fait de son approche. Ce faisant, il a divisé son armée dont une partie marche alors vers Castiglione et Lonato pour faire la jonction avec son aile droite qu'il croit victorieuse. 15 000 soldats de la division Masséna formant l'arrière-garde en deviennent l'avant-garde. Elle se compose de la 4^e demi-brigade légère et des carabiniers de la 11e légère et s'arrête à San Marco, aux ordres du général Pigeon.

La seconde bataille a lieu le lendemain 3 août. Les Français sont sur la ligne de Lonato, restée sans défense. Au petit jour, les Autrichiens essaient de percer par l'ouest, sans résultat. Sur le grand plateau à gauche de Lonato, deux compagnies de carabiniers défendent avec succès la route qui monte entre le plateau et le château. Trois bataillons de la 4^e demi-brigade légère, trop faible pour occuper l'étendue du plateau se montrent partout où il est possible d'être, et repoussent l'ennemi malgré de lourdes pertes. Les Autrichiens tentent ensuite une attaque frontale, et à moins d'un renfort de la division, cet assaut serait irrésistible. A cette époque, les assauts étaient soutenus par une douzaine de pièces d'artillerie, guère plus. Les Autrichiens, pour moitié, viennent par la crête, l'autre avec la cavalerie descend dans la plaine pour couper notre retraite. Bientôt le feu est engagé et le désordre s'installe dans les rangs autrichiens. Pas moins de douze fois, les Français attaquent, jusqu'à ce qu'un peu de poussière sur la grande route leur fasse comprendre que les renforts arrivent. Ayant épuisé leurs cartouches, les carabiniers qui défendirent la route en face de Lonato, reculent après en avoir barricadé les portes. Puis un dernier assaut. Junot y sera blessé. La ville voisine de Desezano, sur les bords du lac, est prise.

Bonaparte peut dès lors lancer Masséna sur Lonato et Augereau sur Castiglione. Avec la division Masséna, il est plus au nord, à Ponte San Marco. Il y rencontre la brigade Ocksay et la réduit au silence. L'armée autrichienne est disloquée. Son aile gauche désormais isolée, tente de rejoindre l'aile droite. Mais celle-ci, perdue dans les plaines italiennes, est assaillie de toutes parts. Bonaparte a l'intention de manœuvrer sur sa droite afin d'ouvrir ses communications avec Salo. Les Autrichiens s'étaient trop étendus et Lonato est repris au pas de charge. Ils se débandent et se retirent.

Une partie, dans le Mincio, vers l'est, et l'autre se jette dans Salo, au nord. Elle se trouve de nouveau face à Sauret et est prise à revers par le général Saint-Hilaire. Entourés de tous côtés, les Autrichiens déposent les armes. C'est la deuxième victoire de Lonato. Wurmser, considérablement amoindri, tente alors de rejoindre Castiglione, abandonnant Mantoue. Le 4 août, Bonaparte doit réunir tous ses moyens pour la bataille décisive qui s'annonce. Il retarde Wurmser par des escarmouches incessantes toute la journée du 5, le temps que ses colonnes rejoignent depuis Lonato le gros de ses forces. Au passage, Bonaparte, par un coup de bluff, fait capituler trois bataillons du colonel Knorr, égarés et ahuris : "Malheureux, vous ne savez donc pas que vous êtes en présence du général en chef, et qu'il est ici avec toute son armée ! Allez dire à ceux qui vous envoient que je leur donne cinq minutes pour se rendre ou que je les ferai passer au fil de l'épée pour punir l'outrage qu'ils osent me faire ! ". Ensuite, ce sera la victoire de Castiglione.

Considérant les forces engagées, le mot « bataille » semble être surestimer. « Combat » serait plus approprié. Quoiqu'il en soit, Napoléon dans ses mémoires, qualifiait bien ces engagements de « batailles » montrant combien ces deux succès furent stratégiquement importants. Ils le furent.

Campagne